

cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste.

En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Aia-Soluk; elles complètent l'effet mélancolique du paysage. J'errai longtemps sur la montagne où fut cette ville; j'allais de mosquée en mosquée; j'entrais par le toit dans des bains abandonnés; je parcourais ensuite l'enceinte du château-fort, et je regardais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mort qui m'environnait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un fragment de mur en brique, qui pouvait peser cinquante milliers, avait été mis sur champ par quelques-unes de ces commotions du sol fréquentes dans l'Asie Mineure. Un figuier avait plongé ses racines entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin, j'arrivai à une assez grande mosquée construite en marbre noir et blanc comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillés à jour dans le goût moderne. A l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain, semblables à celles que j'avais vues gigantesques dans les marais de la plaine. L'une d'elles avait conservé son chapiteau corinthien; les autres s'entouraient à leurs cimes d'ornements qui pendaient avec grâce comme des stalactites. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence bleue, et sur les murs un revêtement d'émail. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des

églises, comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais m'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée déserte d'Aia-Soluk.

Après deux jours passés à Éphèse, nous partîmes pour Magnésie sur le Méandre. Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Éphèse nous étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour Grec, mais il s'exprimait avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né; il nous répondit que son pays appartenait aux Anglais. Nous pensions mal entendre; enfin il prononça le mot de *Peschaver*. Il venait en effet de Peschaver, dans le voisinage du Thibet. Comment un Grec était-il né au pied de l'Himalaya? Je songeai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestent la persistance de la civilisation hellénique portée aux extrémités de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de la phalange, et j'imagine qu'il fait plutôt partie de quelques-unes de ces populations nestoriennes qui de bonne heure portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde.

Avec ce guide venu d'un peu loin, nous nous acheminâmes vers Ineh-Bazar, où sont les ruines de Magnésie. Le chemin est très-pittoresque et suit en général des gorges boisées, à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Méandre. Le Méandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble

un ruban d'azur que le vent ferait onduler sur le sable. Grâce à ces ondulations du fleuve, la plaine est un marais; nous la traversâmes à cheval; il est impossible de la traverser à pied, à moins d'entrer dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui devait m'arriver plus tard. Même après celle d'Éphèse, les ruines de Magnésie sont imposantes et ont cet avantage qu'on les embrasse tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même elle s'adossait à une montagne. On suit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très-nette de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes. Ici vécut dans son opulent exil ce Thémistocle, qui, à travers les ménagements de l'histoire grecque pour le vainqueur de Salamine, me paraît avoir eu avec Xerxès, avant la bataille, des relations un peu suspectes, dont il se fit plus tard un titre auprès de lui. C'est ici qu'après avoir rempli pendant une trentaine d'années le rôle de serviteur et de favori du grand roi, il mourut volontairement pour ne pas combattre les Grecs. Les bienfaits du monarque persan et les injustices du peuple athénien, pas plus que les eaux du Léthé, qu'on passe avant d'arriver à Magnésie, n'avaient donc pu déraciner du cœur de ce Grec l'amour de la patrie. C'est encore aujourd'hui le meilleur sentiment que j'aie trouvé chez ses compatriotes. J'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'il y a en Grèce un sincère amour du pays, un vif sentiment de nationalité; avec cela et le désir universel de l'instruction, qui est un

autre trait du caractère grec, on peut raisonnablement attendre beaucoup de l'avenir.

Il n'y a dans la plaine de Magnésie ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café. Le seul monument moderne est une petite église qui a été changée en mosquée. Ce lieu n'est habité que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans comme ceux que nous avons rencontrés le jour où nous avons quitté Smyrne, et que nous devons trouver dans toutes les plaines jusqu'à notre retour. Ces Turcomans ont des tentes noires formant un carré long et présentant à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tartares (*Tatardji*), dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Ne voyant nul gîte à une lieue à la ronde, il nous prit envie de demander, pour une nuit, l'hospitalité aux Tartares. Nous fîmes part de notre projet à Marchand, qui fut consterné. « Quoi! nous disait-il, vous voulez coucher chez ces gens-là? mais ce ne sont point des Turcs, ce sont des Tartares: ils ne croient pas à Mahomet, mais à Ali! » Trop bons chrétiens pour être bien scandalisés par l'hérésie que Marchand prêtait aux pauvres Tartares, nous persistâmes dans notre résolution, et lui dîmes de nous suivre pour nous servir d'interprète. Il le fit très à contre-cœur. La scène était à dessiner; la petite horde, composée d'une vingtaine de personnes, était assise au-dessus de nous sur la pente de la montagne; à notre approche, on fit retirer les femmes, et nous nous trouvâmes en face du chef, vieillard à belle et

honnête figure. Parmi les autres hommes de la famille, quelques-uns portaient la marque de leur origine tartare, surtout dans l'obliquité des yeux; plusieurs tenaient de grands fusils droits sur leurs genoux, comme par contenance. De mon côté, je mettais en évidence mes formidables pistolets de poche. Ainsi sur nos gardes des deux parts, nous nous fîmes des signes d'amitié, et, pour entamer la conversation, nous demandâmes à ces braves gens de nous vendre un agneau; ils n'avaient que des chèvres. Nous fîmes ensuite notre proposition, qui ne fut point agréée, probablement à cause des femmes; car les Tartares, bien que sectateurs d'Ali, n'en sont pas moins de bons musulmans, et ne pouvaient consentir à donner l'hospitalité dans leur harem. Leur réponse ouïe, nous nous séparâmes en très-bonne intelligence, résignés à aller chercher le soir, dans le village le plus prochain, un gîte plus confortable que la tente des Tartares, mais moins poétique.

Nous commençâmes à parcourir et à examiner les ruines de Magnésie; les plus intéressantes sont celles du temple d'Artémis Leucophriné, ce qui veut dire, selon Arundel, Diane aux sourcils blancs. Moi, je ne puis croire que les Grecs, toujours si soigneux d'éviter le laid et le bizarre, aient jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire: au front blanc. Un passage de Strabon me confirme dans cette pensée. Il nous apprend (liv. XIII) que l'île de Ténédos a porté le nom de Leucophriné. Or, on peut, à la rigueur, avoir donné un *front* à une île, mais des sourcils, difficilement. « Dans la ville actuelle, dit Strabon (liv. XIV, § 40), est le temple d'Artémis Leuco-

phriné. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse; mais, pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur: il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, deux exceptés, celui d'Éphèse et celui de Didyme. »

De ce temple, il ne reste pas une colonne debout, mais les fragments sont considérables, et d'un grand intérêt. Sur des parties de la frise bien conservées, on voit des combats de guerriers et d'amazones. Les fûts de colonnes, les architraves, les chapiteaux, offrent des détails curieux; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables; les bases, les chapiteaux ont des ornements différents. Ces ruines sont importantes. On conçoit facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture ionique en Ionie.

Le temple est renfermé dans une immense enceinte dont la destination n'est pas facile à deviner et qui est contiguë à une enceinte moins considérable. Dans celle-ci, on voit des espèces de voûtes et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait au mont Thorax, comme celui d'Éphèse au mont Préon, le stade touchant au théâtre, et une foule de tombeaux; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des marais; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur trois rangs.

Tout cet ensemble de débris, dans une parfaite solitude, est d'un très-grand aspect. Il est malheureux que l'humidité répande une teinte grise sur le marbre des monuments. Dans ces plaines fertiles et inondées, on

regrette l'aridité salubre de l'Attique, qui laisse au marbre sa blancheur, ou lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve ici la merveilleuse lumière de l'Attique, cette transparence incroyable de l'air, ces reflets violets et roses qui, au coucher du soleil, embellissent les sommets de l'Hymette et du Pentélique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Ionie est sœur d'Athènes. Mais, dans l'art, Athènes a fait le pas décisif par lequel on arrive du très-beau au parfait. Athènes est le génie ionien perfectionné, comme Sparte fut l'exagération du génie dorien.

Nous allâmes coucher dans un village grec où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été jusqu'alors. Cette fois nous avions un *café* à notre disposition. Notre chambre à coucher était l'espèce d'estrade qu'on trouve dans tous les cafés de l'Orient, et sur laquelle on s'assied ou on s'accroupit pour fumer la pipe ou le narguilé. Nous étions là comme les acteurs sont placés vis-à-vis du parterre, et le parterre ne nous manquait point. Une partie de la population regardait avec beaucoup de curiosité les Francs ôter leurs bottes ou se laver les mains. Cette population était grecque, c'est-à-dire chrétienne ; mais, parmi ceux qui la composaient, bien peu connaissaient un autre idiome que le turc. Il en est souvent ainsi dans le pays que nous avons parcouru, et, quand ces Grecs d'Asie veulent parler leur langue, ils prononcent des mots barbares. Ce qu'on pourrait appeler le dialecte ionien moderne n'a rien, je vous jure, de la suavité du langage d'Hérodote.

Pour aller à Sardes, il fallait passer de nouveau par

Éphèse, mais nous n'eûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin, qui nous avait plu par un temps assez triste, parcouru de nouveau par un temps admirable, nous enchantait, surtout vers la fin ; nous descendions à pied une portion escarpée de la route, rendue plus difficile encore au pas des chevaux par un reste de pavé en très-mauvais état ; nous rencontrâmes le lit d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages ; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait ici à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeté d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages ressemblant en petit au pont du Gard, et aussi gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Caius Sextilius, fils de Publius, de la *gens* Ouotoneia (pour Votinia), a élevé à ses frais ce monument, et l'a dédié à la Diane d'Éphèse et à l'empereur Tibère.

Mon compagnon de voyage parvint à la lire avec assez de peine en grimant sur les pentes de la montagne et même dans les arbres. Ainsi perché, il me dictait l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant ce temps, assis sur une pierre, je ne me lassais pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émeut pas pour le premier site venu, on devient difficile en fait de pittoresque. Mais ici tout était ravissant. La vue était

admirablement composée. Par-dessous l'arche du milieu, on apercevait la montagne d'Éphèse dans une teinte violette, et au-dessus des deux murs verdoyants qui s'élevaient à notre gauche et à notre droite l'azur velouté d'un vrai ciel d'Ionie; une lumière dorée se glissait obliquement à travers les branches des platanes, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et venait éclairer les cintres supérieurs de l'aqueduc, dont le pied plongeait dans l'ombre. Tout était assorti dans une délectable harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. L'impression que je recevais dans cette gorge perdue entre Éphèse et Magnésie, c'était l'impression que procurent, quand on a su les goûter, les chefs-d'œuvre de cette poésie dont on ne peut avoir un sentiment complet que sous le ciel qui l'a inspirée : cette poésie paraît alors la patrie naturelle de l'imagination, qui n'en veut plus sortir et devient presque insensible à tout autre genre de beauté. Ainsi, après avoir goûté le *lotos*, « on ne pouvait plus sortir du pays qui produisait ce fruit doux comme du miel, mais on voulait s'en nourrir éternellement, oubliant du retour. »

Pardon pour ce grec, mais depuis trois mois je vis avec Homère et avec les autres divins poètes qui ont écrit dans

Ce langage sonore aux douceurs souveraines,

Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

et je les retrouve partout, dans la nature qu'ils ont peinte, dans les monuments qu'une inspiration analogue à leur inspiration a enfantés, enfin dans mille

détails de mœurs et de costumes qui se sont conservés jusqu'à nous. Je parlerai, j'espère, plus au long quelque jour de ces rapports que j'étudie constamment sur place. Pour aujourd'hui, je me borne à une profession de ma foi ardente au beau, tel que les Grecs l'ont compris et rendu. J'en ai fini avec le moyen âge. J'en suis à la renaissance; et qui pourrait contempler la beauté parfaite sans l'adorer? Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami? Vous, critique si délicatement inspiré, vous qui pénétrez d'un jet si rapide et si lumineux toutes les conceptions de l'esprit, tous les arcanes de la sensibilité, tous les détours de l'imagination et du cœur, je vous ai vu vous éprendre toujours plus de la beauté grecque, remonter à Homère, de Ronsard et d'André Chénier, qui après tout étaient de la famille. Continuez, mon aimable ami. Cette antiquité, que souvent des interprétations si fausses ont si lourdement travestie, livrera à vos mains ingénieuses et légères ses richesses les plus cachées, ses perles les plus exquises. L'antiquité peut se rajeunir, rapprochée de ce qui a été conçu hors d'elle, mais dans un esprit semblable au sien. Vous l'avez bien montré naguère en retrouvant si finement dans Électre la sœur aînée de Colomba.

J'étais, je crois, en extase devant le pont romain, sur la route de Magnésie à Éphèse, quand l'enthousiasme du vrai classique m'a emporté; je reviens à ce beau lieu. Avant de le quitter, je vous décrirais bien le lit du torrent, dans lequel je descendis à travers des touffes de myrtes et des lauriers de trente pieds, pour m'y asseoir sous des voûtes de platanes; mais j'aime mieux vous rappeler ce que ce ravin merveilleux me remit en mé-

moire, la ravissante peinture de l'Eurotas dans l'*Itinéraire*. Citer Chateaubriand, c'est presque citer Homère, c'est citer du moins celui des poètes modernes qui a le plus hérité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, juste et grand.

Tandis que nous étions plongés dans ces délicieuses contemplations, il paraît que nous faisons preuve de courage, certes bien sans nous en douter. Quand nous arrivâmes à Éphèse, vers le commencement de la nuit, nous apprîmes que Marchand, à qui nous avions fait prendre les devants avec Ahmet et les chevaux, dans la double intention de trouver notre pilaw préparé et de jouir de la solitude, que Marchand nous avait vus en frémissant rester, malgré ses remontrances, dans un endroit qui était, comme tant d'autres, *le plus dangereux*. Il en avait donné avis au poste voisin pour qu'il fût prêt à nous secourir, et, selon lui, le poste avait été frappé de surprise par la bizarrerie de ces Francs, qui s'arrêtaient ainsi sur la route, et pénétré d'admiration pour leur vaillance. Nous ne méritions certainement guère d'inspirer ce dernier sentiment, car nous n'avions vu passer personne, et nous n'avions pas songé un instant aux voleurs.

Ici se présentait la grande difficulté du voyage : gagner Sardes directement et sans retourner à Éphèse, en coupant le Tmolus, que nous n'avions pas le temps de tourner, comme font ordinairement les voyageurs. Cette difficulté s'était aplanie pendant notre séjour à Éphèse. Marchand, toujours fidèle à son système de prudence, avait pour principe de n'apprendre à personne où nous allions, et nous recommandait d'en faire

autant. Il était tout fier d'avoir imaginé de répondre aux questions qu'on lui adressait sur le but de notre voyage, que nous faisons visite à notre ami le pacha d'Aidin, et il ajoutait gravement : « Il ne faut jamais dire la vérité. » Il paraît cependant qu'il avait renoncé à cette méthode, qui nous eût difficilement procuré les renseignements dont nous avons besoin ; car lui et Ahmet étaient parvenus à savoir qu'il fallait, pour aller à Sart (Sardes), passer par Tiréh, Baïdin, Berghir, et s'étaient fait indiquer le chemin de la première de ces trois villes.

Ainsi renseignés, nous nous acheminâmes vers Tiréh, en remontant le lit du Caïster. Nous commençâmes par nous égarer ; un Turcoman nous remit dans notre route. Cet homme, qui vivait sous une misérable tente de toile, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirais presque le plus distingué. Du reste, la dignité naturelle des manières est l'apanage des Orientaux ; dans les villes turques, on n'entend point ces cris, ces juréments, ces chants bruyants qu'on entend dans les nôtres. On ne voit jamais de dispute. Le portefaix a dans l'intonation de la voix, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les fortunes rapides qu'amène le despotisme ne produisent-elles point ces contrastes choquants entre les manières et la situation qui frapperaient ailleurs. En Turquie, un homme est batelier : un jour le sultan l'entend chanter, trouve sa voix agréable, et le fait ministre de la marine. Le ministre n'aura rien à changer aux manières du batelier.

Nous avons dans Ahmet, notre postillon, une preuve frappante de ce que j'avance. Ahmet était un garçon

très-ignorant, ne connaissant que ses chevaux. En Europe, il eût été un grossier manant. Eh bien ! Ahmet avait tout naturellement l'aplomb sans rudesse, l'air posé et insouciant d'un jeune homme de bonne maison de Paris. Jamais sa voix ne s'élevait d'un quart de ton au-dessus du diapason ordinaire ; jamais il ne montrait ni humeur ni turbulence. Un jour, son cheval s'abat sous lui ; Ahmet ne s'emporte point, il se dégage doucement, relève sa monture, lui lance de vigoureux coups de corde, sans sortir de son calme, et se contente de lui adresser du bout des lèvres et en grasseyant l'injure grecque qui a passé dans la langue turque : *Kérata*.

Après avoir vigoureusement trotté pendant six heures, nous nous arrêtàmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontant à cheval, je découvris tout à coup les minarets d'une ville. C'était Tiréh. La Fontaine, après avoir lu Baruch, disait à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch ? » Et moi je suis tenté de dire à tous ceux qui sont venus dans cette partie de l'Orient « Avez-vous vu Tiréh ? » Peu de personnes ont eu cet avantage, parce que Tiréh est en dehors de la route que l'on suit ordinairement. Mais, dans les voyages comme dans les arts, on gagne presque toujours à s'écarter du grand chemin. Pour avoir opiniâtrément persisté à nous rendre en ligne droite d'Ephèse à Sardes, nous avons eu le spectacle d'une ville purement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople, ne nous ont donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable ; bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne,

comme le furent dans leur temps Ephèse et Magnésie, à ses pieds s'étend une plaine parfaitement cultivée, en face s'élève la magnifique chaîne du Tmolus, derrière lequel se trouve Sarde et la Lydie. Le Tmolus, rempart de la Lydie, comme dit Eschyle avec une extrême justesse ; car cette chaîne, si majestueuse à contempler, nous semblait un véritable mur, et nous nous demandions avec un peu d'inquiétude par où il serait possible de la franchir.

Tiréh compte environ trente mille habitants ; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs, et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité qui nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, les ressources de cet empire seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant ; mais, d'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous avait conduits dans une des parties les plus riches comme les plus belles de l'Asie Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tiréh est le commerce des raisins, dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Tmolus dont parle Ovide : *Vineta Timoli*.

Aux abords de Tiréh, une véritable route remplaça les sentiers tortueux que nous avons suivis depuis Ephèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne, annonçaient une ville de quelque importance. Nous atteignîmes les premières maisons de Tiréh à une heure extrêmement favorable. Le soleil, près de